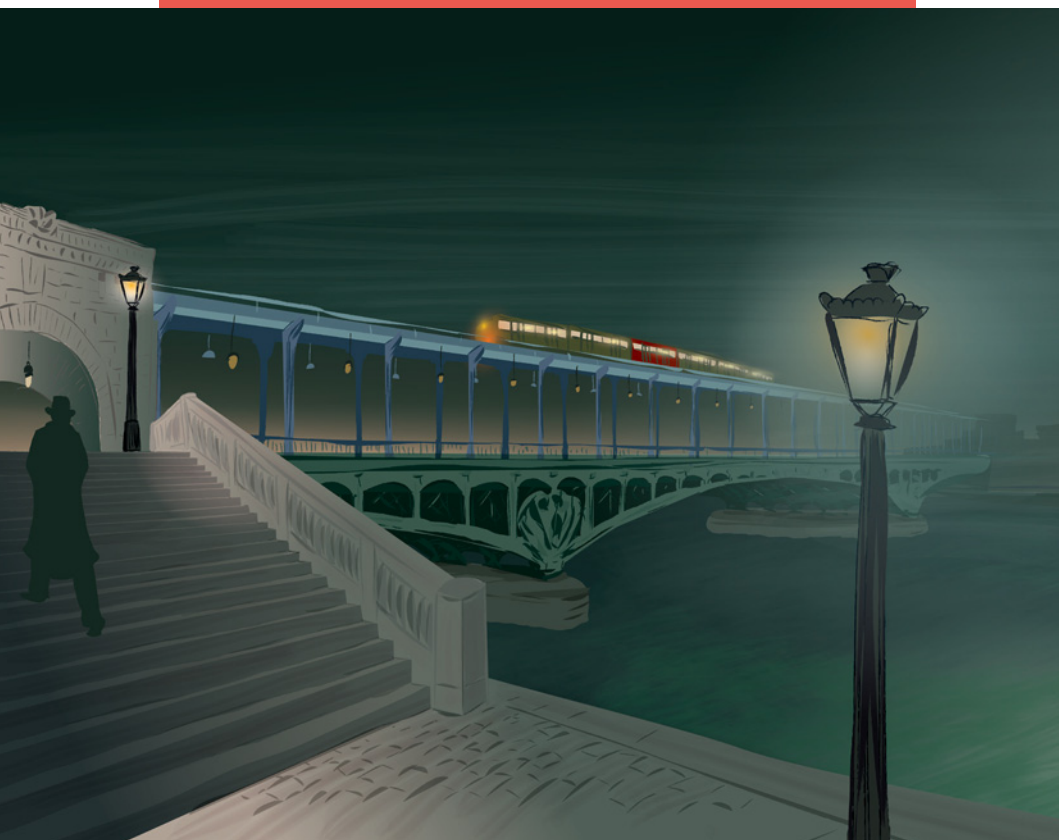


THIERRY DANCOURT

SILENCE RADIO

ROMAN



SILENCE RADIO

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Hôtel de Lausanne, Prix du premier roman, 2008.

Jardin d'hiver, 2010.

Les Ombres de Marge Finaly, 2012.

Jeux de dame, 2017.

AUX ÉDITIONS MARIE-LOUISE

Royan, les charmes insoupçonnés de « la perle de l'Océan »,
illustré par Nathalie Infante, 2013.

À Paris !, illustré par Nathalie Infante, 2016.

Rendez-vous à New York, illustré par Nathalie Infante, 2019.

THIERRY DANCOURT

SILENCE RADIO

Roman



LA TABLE RONDE

26, rue de Condé, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2021.

editionslatableronde.fr

Pour Édouard Dancourt

PREMIÈRE PARTIE

- Qu'est-ce que je vous sers, madame Caprile?
- Un Alka-Seltzer.
- Votre café en même temps ou ensuite?
- Ensuite, je vous prie.

Le San Remo est un restaurant italien qui, l'après-midi, fait salon de thé, et on peut alors y prendre une boisson chaude avec des petits gâteaux, des «pièces sèches», comme on les appelle. Habillant les murs, de hautes glaces, des trumeaux, des décors en stuc, des panneaux en bois peint représentant, dans les tons bleus, des scènes champêtres et des personnages du folklore, par exemple Arlequin. Des banquettes recouvertes de velours bordeaux. Une moquette épaisse, aux motifs géométriques, sur laquelle on a l'impression de rebondir. Au bout de la salle, la paroi vitrée donne rue des Eaux-Vives, où tombe, limpide, fluide, une lumière printanière. De l'autre côté – le San Remo forme l'angle –, l'avenue Pictet-de-

Rochemont file en direction de la route de Chêne, qui conduit à Chêne-Bougeries.

Cécile Caprile est attablée non loin de la desserte des pièces sèches. À ses pieds, le sac de voyage dans lequel elle a rangé quelques affaires de montagne, des vêtements chauds. Elle consulte la carte, hésite, se demande si au lieu des sablés aux amandes auxquels elle est, dit Franck, « abonnée », elle ne goûterait pas plutôt à leur nouveauté : le délice meringué.

— Cécile, quelle surprise...

Elle redresse la tête. S'approchant d'un pas vif, une femme d'une trentaine d'années vêtue d'un tailleur gris chiné, un manteau de demi-saison pendant à son bras, un journal à la main.

— Rosy...

Cécile se lève, et les deux jeunes femmes s'embrassent. Rosy s'écarte, prend du recul :

— Montre-moi comme tu es élégante, ma chérie.

Lentement, elle détaille Cécile de la tête aux pieds – polo, pantalon corsaire serré à la taille, souliers vernis noirs –, puis :

— Je peux m'asseoir cinq minutes ?

Elle suspend son manteau au dossier de la chaise, pose le journal sur la table.

— Mais naturellement, Rosy.

Installée en face de Cécile, elle déboutonne la veste de son tailleur :

— Quelles températures nous avons, mon Dieu, pour un début d'avril. Alors, ma belle, te voilà de retour parmi nous ?

— Non, Rosy, pas exactement. Tu sais, mes parents habitent toujours là, je viens leur rendre visite tous les deux ou trois mois.

— Oui, tu me l'avais dit la dernière fois. Il y a combien de temps ? Bien quatre ans, non ?

— Environ. Et d'ailleurs ici même, au San Remo.

— Tout juste. Tu es une habituée ?

— C'est... sur le chemin... entre leur domicile et la gare...

Le garçon dépose sur la table un verre d'eau et une soucoupe contenant une pastille d'Alka-Seltzer.

— Avec le café, lui demande Cécile, pourriez-vous m'apporter votre nouveauté ?

— Le délice meringué ?

— Le délice meringué.

Se tournant vers son amie :

— Pièce sèche, Rosy ? Boisson humide ?

— Allez, je me laisse tenter... Discrète entorse à mon régime... personne n'en saura rien...

Elle déplie la carte, la parcourt en la tapotant de l'index. Cécile la regarde. Rosy et son allure, sa mentalité de petite-bourgeoise des bords du lac... Mais elle-même, Cécile, quelle est son allure, quelle est sa mentalité ? Ne fait-elle pas partie, comme les autres, de cette petite bourgeoisie des bords du lac ? Ou n'en

ferait-elle pas partie, sans toutes ces complications? Et que lit-on d'une vie sur un visage? Que saisit-on de celle de Cécile, en quelque sorte divisée – ou multipliée – par deux depuis si longtemps?

— Pour moi ce sera un macaron au chocolat et un thé noir.

Le serveur prend son calepin, humecte un doigt pour aller à la page suivante et se met à écrire. Une graphie appliquée, ample, stylisée.

— Tu l'as vu noter ma commande? observe Rosy après son départ. Des pleins et des déliés, presque.

— Oui, il a toujours fait ça. Le service est long, long... Et pour peu qu'il ait à s'occuper de plusieurs clients... Un jour que je le remarquais, il m'a répondu qu'une commande joliment notée est le gage d'une commande correctement exécutée.

— Diable.

Cécile laisse tomber dans son verre le comprimé effervescent. Il tournoie sur lui-même, mû par sa propre disparition.

— Mal de tête, ma chérie?

— Comme chaque fois que je suis de passage à Genève.

Rosy termine le craquelin qu'elle a demandé à la suite de son macaron. Des deux mains, elle rassemble les miettes sur la nappe et les met dans son assiette.

— Erika Classis...

C'est parti, se dit Cécile : comme il y a quatre ans, comme elle s'y attendait, et le craignait, Rosy va passer en revue les membres de « la petite bande », un à un.

— Erika Classis est toujours à Vevey...

Mathilde Francillon, toujours dans ses pensées, ses rêves irréalisés, « et du reste irréalisables » ; Fernand Duvanel, toujours à « chercher quelque chose sous les jupes des femmes, à quoi s'attend-il ? » ; Robert Bouvier, consacrant toujours plus de temps à son Riva qu'à sa famille ; Véra Vernier, toujours « aussi fantaisiste que son mari, notaire » ; Claude Courvoisier, secrètement amoureux d'elle depuis quinze ans ; Hubert Givray, amoureux d'un peu tout le monde ; Barbara Doll, si en retrait en toutes circonstances, « Barbara Doll existe-t-elle ? » ; Paule Diesbach, enfin, égale à elle-même, tellement vache à lait.

— Soupe, Rosy.

— Comment ?

— Soupe au lait.

— Oui, bien sûr... En tout cas Paule n'a pas changé d'un iota depuis le lycée, pas évolué.

Le lycée Pérel-Bollens, établissement privé réputé, situé à Florissant, où elles se sont connues, où s'est formée la petite bande. Certains de ses membres continuent à se fréquenter, ou bien se suivent de loin en loin, brouilles et embrouilles, rivalités et inimitiés ayant éloigné les uns, rapproché les autres. Cécile ne l'écoute plus que d'une oreille flottante. Tous ces gens... Depuis son installation à Paris, tous ces gens

ne sont plus que des noms, quelques-uns même pas des noms.

— Ils réclament tous de tes nouvelles. C'est vrai que tu as bien coupé les ponts, Cécile. Tu ne revois plus personne... Tu sais quoi? Quand je pousse le bouton du poste, le samedi soir, je pense systématiquement à toi.

— Tu n'as pas encore cédé aux sirènes de la télévision, tu restes fidèle à la radio...

— Eh oui, ma belle. Les temps changent, paraît-il, mais Rosy Bell, non. Et puis je suis fidèle, de manière générale, je ne t'apprends rien...

Elle tire de son sac à main une boîte de fond de teint, jette un coup d'œil dans le miroir ovale, «un peu déformant sur les côtés, chaque fois je sursaute». D'un geste qui doit lui être familier, elle porte ensuite les mains à ses boucles d'oreilles, comme pour s'assurer qu'elles sont toujours là.

— Enfin, reprend-elle, ce n'est plus vraiment comme par le passé, *Les Ondes de l'angoisse*. Moins de créations originales, beaucoup d'adaptations anglo-saxonnes...

— Les moyens vont au petit écran.

— De fumée. Fumée d'opium... opium du peuple... Qui a dit ça? Je ne sais plus.

— Karl Marx.

— Quoi qu'il en soit, les rares soirs où il m'est arrivé de tomber sur un spectacle de cirque à la télé-

vision, j'ai eu l'impression que des dizaines de personnes et d'animaux débarquaient soudain dans mon salon.

Les yeux de Cécile obliquent vers *La Tribune de Genève* posée sur le coin de la table, s'efforcent d'en déchiffrer les titres à l'envers.

— Toute une affaire, ma chérie, cette *Tribune de Genève*, un vrai cauchemar. Figure-toi qu'au moment de régler je m'aperçois que je n'ai pas assez. Et combien crois-tu qu'il me manquait ? Tiens-toi bien : cinq centimes. Le type du kiosque n'a rien voulu entendre, tu connais les commerçants.

Rosy a demandé de l'argent à une autre cliente, laquelle a pris la chose de haut, avant de lui répondre n'avoir sur elle que des billets ; elle s'est alors adressée à un jeune homme qui sortait d'une cabine téléphonique.

— Entre nous, tu me vois, obligée de mendier quelques pièces dans la rue ? Si une de mes connaissances était passée à cet instant... Mais bon, ce jeune – charmant au demeurant – a bien voulu me dépanner, heureusement.

Cécile fixe la trace de rouge à lèvres aux contours nets qui s'est imprimée sur la tasse de Rosy, empreinte fossile, mais colorée, d'un petit animal rampant des temps anciens.

— Quelle histoire, dis donc. Quelle aventure.

— Ah, Cécile, tu n'as pas changé, toujours prompte à te moquer de ta vieille camarade.

— Allons, Rosy, allons... Quoi de neuf, sinon?

— Oh, la vie palpitante d'une femme au foyer. Foyer qui s'est peu à peu transformé en champ de ruines... et de mines... Mon mari et moi, éternels ennemis jurés... Dieu merci ses affaires l'emmènent loin, tu connais ça comme moi, avec Georges. Le commerce à l'international...

— Oui. De plus en plus loin, de plus en plus souvent.

— Tu sais, ma belle, nous t'avons toutes un peu enviée. Ton travail à la radio, cette foule de gens intéressants que tu auras eu l'occasion de côtoyer, ces écrivains, ces artistes... Avoir pu ainsi connaître autre chose, changer d'horizon... Alors que nous autres, les filles de Pérel-Bollens... Enfin, on ne rejoue pas la partie, n'est-ce pas, c'est impossible de rejouer la partie...

Elle finit son thé :

— Bien. Sur ce, je vais y aller. Ton train pour Paris est à quelle heure?

— Seize heures trente-huit.

— C'est dommage de ne plus se voir, soupire Rosy en se levant. Tu ne trouves pas? Fais-nous signe, le prochain coup.

— Promis.

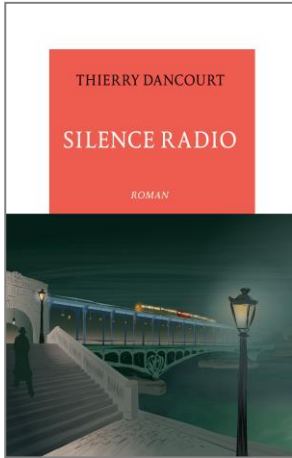
Cécile allume une cigarette et regarde son amie traverser la salle du San Remo, pousser la porte à tambour puis s'engager avenue Pictet-de-Rochemont, son manteau sous le bras, de cette démarche dansante,

légèrement désaxée, légèrement apprêtée, frôlant le déséquilibre, parfois la chute, qu'elle affichait déjà à Pérel-Bollens et dans les allées du club de natation qu'elles fréquentaient presque toutes. Elle s'était fabriqué cette façon personnelle de se déplacer en vue, selon Véra Vernier, de faire la maligne, en vue, selon Rosy elle-même, de marquer durablement les esprits et accessoirement de capter l'attention, captiver l'imagination d'hommes éventuels.

Cécile commande au garçon un deuxième Alka-Seltzer. Elle consulte sa montre, puis l'horloge murale. Dans trois quarts d'heure elle sera à bord de son train «pour Paris».

1960. Cécile vit à Paris, mais son amant vit en Suisse. C'est là-bas qu'elle l'a rencontré, quand tous deux travaillaient pour Radio-Lausanne, et là-bas qu'elle continue de le retrouver. De chambres d'hôtel en gares de province, elle fume ses Du Maurier, avale de l'Alka-Seltzer comme de l'eau en écoutant les silences de Franck, qui se ferme comme une huître dès que l'on évoque le passé. Leur séjour dans une station thermale désaffectée avec Richard, un vieil ami, n'échappe pas à la règle : au bout de quelques jours, Franck s'absente, laissant un mot des plus vague. Richard ne sait pas plus que Cécile quand il reviendra, ni pourquoi il est parti. Malgré tout, il croit pouvoir éclairer Cécile sur l'histoire de Franck. Il faut remonter au temps de la guerre, traverser de nouveau la frontière, vers le Paris occupé. Dans la station déserte, guidée par la voix de Richard, Cécile entreprend ce voyage à rebours, du silence enneigé des montagnes suisses à celui, plus inquiétant, d'une radio qui n'émet plus...

Thierry Dancourt vit et travaille à Paris. Hôtel de Lausanne (2008) a obtenu le Prix du premier roman. Suivent Jardin d'hiver (2010), Les Ombres de Marge Finaly (2012) puis Jeux de dame (2017), tous publiés à La Table Ronde.



Silence radio

Thierry Dancourt

Couverture : Illustration © Nathalie Infante.

Cette édition électronique du livre
Silence radio de Thierry Dancourt
a été réalisée le 05 mars 2021

par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9791037108616 - Numéro d'édition : 378735).

Code Sodis : U375646 - ISBN : 9791037108630

Numéro d'édition : 378737.